

paquet de dynamite à la main. Il veut faire sauter le mur. Vingt balles transpercent sa capote sans le toucher. Il recule, détache son épée, la donne à un soldat en disant : " Tu la rapporteras à mon frère. Moi, il faut que je meurs ici. " Il crie à ses hommes : " Allons, mes amis, c'est pour la France ! " Il s'élançait et tombe. Rochebrune s'élançait à son tour, avec ses gardes nationaux. Il tombe près de Beau et en mourant leurs mains se réunissent, pendant que des soldats, qui se précipitent pour enlever le corps de leurs officiers, tombent à leur tour.

Sur la tombe glorieuse de tous ces braves gens, on devrait graver le premier couplet de l'hymne émue de Victor Hugo :

Ceux qui, pieusement, sont morts pour la patrie,
Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie.
Entre les plus beaux noms, leur nom est le plus beau.
Toute gloire, près d'eux, passe et tombe éphémère ;
Et comme ferait une mère,
La voix d'un peuple entier les berce en leur tombeau,

La résistance des Prussiens était obstinée et les progrès étaient lents du côté de l'armée française. Le duel de l'artillerie était engagé. Nos principaux points de tir étaient, en outre de la route de l'Empereur, sur le moulin des Gibets. Une dizaine de pièces de campagne descendaient plus bas vers Buzenval ; elles se tenaient en batterie vers le haut de Rueil, à gauche, auprès d'une maison appelée dans le pays le Moulin-au-Comte. Quelques pièces garnissaient également le chemin de fer de Saint-Germain vers la gare de Rueil, pendant que deux locomotives blindées couraient sur la voie, lâchaient une bordée et rebroussaient chemin. De Buzenval les Prussiens répondent directement à nos batteries du chemin de l'Empereur, du Moulin-au-Comte et de la redoute des Gibets. Nos pièces de chemin de fer s'arrêtèrent de tirer vers une heure, mais la fusillade, du côté de Buzenval, prenait, à cette même heure, une intensité croissante, augmentée à l'infini par l'écho des bois voisins, entremêlée du grondement des canons et du crépitement sec des mitrailleuses. Vers quatre heures du soir, les Prussiens firent un violent effort sur Buzenval, les feux redoublèrent afin de nous débusquer des positions conquises. Les Français fléchirent de quelques pas. Ce mouvement permit à l'ennemi de se dégager sur la droite et de pousser l'offensive sur le parc de la Malmaison, où étaient campés sans défiance les volontaires de Montrouge qui ne s'attendaient pas à cette brusque attaque.

Les Prussiens débouchèrent par Saint-Cucufa, en se servant des jardins pour se dissimuler et s'approcher plus près. La nuit commençait à baisser et favorisait leur surprise. Les Français, de ce côté, furent bousculés. Une partie prit la fuite. L'autre eut le temps de se remettre, se défendit vaillamment et disputa pied à pied le terrain à l'ennemi. Il était cinq heures. La fusillade s'éteignit insensiblement. Sur l'extrême droite comme sur l'extrême gauche, la ligne française revint aux positions de la matinée. Les troupes campèrent sur le plateau, en avant de la Fougère, au-dessus de Buzenval. Les hommes n'étaient pas découragés. Au contraire. Ils s'attendaient pour le lendemain à un nouvel effort, à une nouvelle bataille. La nuit était très sombre. Tout le champ de bataille était plongé dans l'obscurité. Une obscurité silencieuse et morne, qui ne laissait rien deviner de la tragédie de la journée. Tout au fond de la vallée de Cucufa, seulement, quelques coups de fusil. Sur la crête du plateau, une mince ligne de feux de bivouacs. Le mont Valérien ne tire pas. Les batteries prussiennes semblent dormir.

Qu'est devenue Lucienne pendant cette journée ? Elle est restée avec Georges auprès de Claudine. La blessée est toujours très mal. Cependant son état n'a pas empiré. Le docteur allemand la soigne. C'est le matin qu'il fait ses visites. Il a fini par s'intéresser à ces jeunes filles. Le matin de la bataille, il est arrivé en grande hâte.

" J'aurai, bien des blessés aujourd'hui, dit-il en pansant Claudine. Un combat est imminent. Lucienne s'approcha de lui et très bas :

— Docteur, je voudrais vous adresser une question.

— Laquelle

— Promettez-moi de me répondre franchement.

— Je ne mens jamais !

— Pourquoi n'avez-vous pas pu venir cette nuit ? Claudine était très mal. J'ai cru qu'elle allait mourir.

— Je l'ignorais.

— Vous avez été prévenu.

— Par qui ? fit le major, étonné.

— Par M. Jean de Montmayeur.

— Vous vous trompez, mademoiselle. Je n'ai pas vu cette nuit M. de Montmayeur.

— Impossible.

— Je vous l'affirme.

— Peut-être étiez-vous absent ?

— Je suis rentré dans la chambre que j'occupe et que vous connaissez, hier au soir à dix heures. Je n'en suis sorti que ce matin à cinq heures. Est-ce avant ou après que M. de Montmayeur s'est présenté chez moi ?

— C'est vers deux heures du matin que j'ai trouvé Claudine plus mal, et à cette heure-là que j'ai prié M. de Montmayeur de se rendre chez vous.

— Je vous l'affirme, il n'est pas venu.

— C'est tout ce que je voulais savoir.

Le major sortit. Lucienne se rapprocha de Claudine et l'embrassa sur le front tendrement. Son visage venait de se fatiguer subitement. Elle semblait vieillie et tous ses traits décelaient une épouvante secrète. Georges, près du lit de Claudine, n'avait prêté aucune attention à cet entretien. Il tenait dans ses mains une main de Claudine, et de temps en temps ses lèvres s'y posaient doucement, l'effleurant à peine, comme l'aile légère du papillon caresse une fleur. Lucienne contempla longuement la blessée ; elle semblait repasser en son esprit les courtes réponses du médecin allemand. Montmayeur n'était pas allé chez celui-ci. Pourquoi ? Parce que la mort de Claudine le débarrassait d'un souci. Lucienne le devinait. De là son horreur. Et voilà pourquoi elle murmura, très bas, en se penchant sur Claudine pour l'embrasser encore : " Sois tranquille je veillerai sur toi. "

VII

Vers huit heures du matin, Lucienne entendit la fusillade. Elle ne doutait pas que Gauthier Bourreille était près d'elle, au-dessus de débattant contre Montmayeur et placé par celui-ci dans l'épouvantable situation de sacrifier son père ou de passer pour un traître, pour un déserteur, pour un lâche. Elle le croyait reparti, après son court entretien de la nuit précédente, reparti pour le campement de l'armée française. Certes, en écoutant la fusillade, elle avait peur ; son cœur était déchiré, et pourtant à son épouvante se mêlaient deux autres sentiments : la fierté, la confiance. Elle était fière, parce que Gauthier faisait son devoir. Elle avait confiance dans l'avenir. Mais comme elle fut longue cette journée cruelle. Claudine, à plusieurs reprises, s'était réveillée de sa torpeur, avait essayé de se soulever sur son lit, écoutant. Elle avait murmuré :

— Qu'est-ce donc que ce bruit ?

Mais elle n'avait pas attendu la réponse. Elle était retombée, fatiguée de l'effort, sur son lit. Et elle avait fermé les yeux. La bataille se rapprochait ou s'éloignait, selon que les uns ou les autres gagnaient ou perdaient du terrain. Lucienne s'était mise à genoux et priait. Quant à Georges, les paupières baissées, il paraissait dormir, lui aussi, comme Claudine. Mais qu'il en était loin ! Il maudissait sa maladie, sa faiblesse. Il aurait voulu courir à ceux-là qui se battaient, se mêler à leurs rangs, se faire tuer glorieusement. Il se désespérait de son impuissance, le pauvre homme, fiévreux et inutile. De toute la journée, non plus, il ne quitta pas la chambre de Claudine. Montmayeur ne parut pas ce soir-là. Il attendait l'issue du combat. Et bien qu'il eût en sa possession la lettre signée par Gauthier, il espérait quand même, espérance terrible, que les hasards de la bataille le débarrasseraient de Gauthier et qu'il n'en entendrait plus parler. Le soir, la nuit descendue, Lucienne dit à Georges :

— Ne vous éloignez pas de Claudine, sous quelque prétexte que ce soit avant mon retour, vous me le promettez

— Certes, mais...

— Vous ne la quitterez pas ?

— Je vous le jure : mais où allez-vous, Lucienne ?

— Je ne puis rester ici plus longtemps. Je vais...

Elle s'arrêta. Elle ne voulait pas dire à Georges, ce qu'elle pensait, ce qu'elle allait essayer de faire.

— On s'est battu dans Garches. Des maisons sont brûlées. Il se peut qu'il soit arrivé malheur à Mme Doriat. Quand je l'aurai revue je reviendrai.

Elle mentait. Ce qu'elle désirait, c'était non point s'assurer seulement que Marie Doriat était encore vivante. Mais elle désirait savoir ce qu'était devenu Gauthier. Elle courrait aux ambulances allemandes, aux ambulances françaises. Ah ! elle finirait bien par apprendre. Elle sortit, sans même jeter un manteau sur ses épaules, n'y pensant même pas. La nuit était venue tout à fait. Elle s'éloigna de la fabrique, s'engageant dans la plaine, descendant vers la vallée. A chaque instant, elle rencontrait des corps étendus. Cadavres de Français et cadavres de Prussiens. Les ambulanciers, avec leurs brancards, parcourent le champ de bataille, relevant les blessés, enlevant les morts. Leurs blouses blanches se détachent comme des fantômes, se mouvant lentement dans l'obscurité de la nuit. Lucienne court de l'un à l'autre. Quand elle reconnaît l'uniforme de la ligne, des zouaves, des artilleurs, des cavaliers français, des mobiles et de la garde nationale, sur un cadavre que l'on emporte, elle ne s'en préoccupe pas. Ce qu'elle cherche, c'est la vareuse sombre des francs-tireurs. Beaucoup sont là, tombés au champ d'honneur, morts, frappés par devant. Elle les regarde à la lueur des lanternes que portent les ambulanciers. Le cœur étroit chaque fois par une souffrance aiguë, elle les regarde et passe. Quand, au loin, elle aperçoit des brancardiers qui s'éloignent, elle s'élançait vers eux comme une folle, les rejoint, les arrête.

— Monsieur, monsieur, par pitié, un instant, rien qu'un instant.

Et elle se penche avidement sur la tête du blessé ou du mort. Elle ne reconnaît pas celui qu'elle cherche. Et à chaque fois, des soupirs de soulagement s'échappent de sa poitrine, dans l'égoïsme de son profond amour. Les brancardiers vont et viennent de Rueil au champ de bataille, rapportant à la file leurs lugubres fardeaux. De temps à autre des plaintes sourdes et navrantes de blessés troublent le calme silencieux de cette nuit tragique. Pendant la journée, le service a été fait avec beaucoup d'ordre par les ambulances de Paris, mais le soir elles sont parties, de telle sorte que les blessés abondent dans les trois ambulances de la ville, surtout à celle de la mairie. On met des matelas entre les lits. Lucienne vient jusqu'à Rueil. Elle parcourt les ambulances. Gauthier n'est pas là. Mais son bataillon a été très éprouvé. Partout des francs-tireurs. Elle s'adresse à l'un d'eux que l'on vient d'amener et qui a sa pleine connaissance.

— Connaissez-vous Gauthier Bourreille ?

— Oui. Beaucoup.

— Ah ! qu'est-il devenu ? Mort ! Blessé ?

— Attendez. Je ne sais pas comment cela se fait. Pendant toute la matinée, il n'avait pas été là. Il avait manqué le matin à l'appel. On le croyait déserteur.

— Lui !

— Dame ! on venait de retrouver son fusil et son sac, mais de Gauthier Bourreille, point. Son rang était près de moi. Tout à coup, vers dix ou onze heures, je crois, il accourt sans armes, ramasse un chassepot et des cartouches. Un quart d'heure après il tombait, rassurez-vous, légèrement blessé, une balle dans l'épaule droite. Il a refusé tout secours et il a gagné seul, à pied les ambulances.

— Et où est-il

— A Paris, sans aucun doute. Il n'y a ici que les blessés de la fin de la journée. Les autres ont été évacués sur Paris.

— Merci, monsieur, merci.